

pour « Raisonances », journal trimestriel de l'AUCCAM
à propos de « Aucun de nous ne reviendra », pièce musicale dont nous présenterons la création du 27
au 30 mai 2014, au Festival Musique Action, CCAM, scène nationale de Vandœuvre-Lès-Nancy

Venir au spectacle, est-ce seulement une affaire d'envie ?

La pièce est composée d'extraits de la trilogie « Auschwitz et après »¹, le saisissant témoignage de Charlotte Delbo, déportée politique ayant survécu à 27 mois dans les camps d'extermination nazis². A la restitution des extraits, sont associées musique électroacoustique, scénographie et lumière, dans le but de créer un espace sonore et visuel « hanté », quasi incantatoire, qui répond aux visions incroyables que fabrique la langue de Delbo ; entre lecture spatialisée, installation plastique et oratorio, dans une temporalité dilatée, la représentation glisse vers une forme de poème philosophique comme l'allégorie d'une errance, étrange et essentielle, dans une mémoire tourmentée.

Envie ? Pourquoi ?

Peut-être, étant ceux qui arrivent juste après les témoins directs, nous incombe-t-il, maintenant et tant que nous le pouvons, de transmettre l'histoire ?

Peut-être, l'année 2013 ayant célébré le centenaire de la naissance de Charlotte Delbo, fallait-il lui rendre hommage... ?

Peut-être, mais pas sûr.

D'ailleurs, *Niemand zeugt für den Zeugen, Personne ne témoigne pour les témoins* affirme Paul Celan. D'ailleurs, l'exercice de commémoration béate qui réduit le souvenir à une journée par an ou une année par décennies, à l'occasion d'un anniversaire par exemple, paraît manquer (une fuite politique ?) à ce à quoi devrait conduire la *mémoire* : une façon d'analyser l'agit contemporain.

« Pour tout un chacun des générations futures, la petite et la grande histoire s'est nouée dans la poubelle des camps » (Ruth Klüger in « refus de témoigner »)

« Aucun de nous ne reviendra » est aussi, avant tout, le titre qu'avait choisi Delbo pour le premier livre de la trilogie - écrit en 1945, dès son retour des camps. Il est tiré d'un vers d'Apollinaire : *nous étions si heureux ensemble / mais vous pleurez et vos mains tremblent / sur nous l'eau se refermera / aucun de nous ne reviendra*.

Le livre commence par : « aujourd'hui je ne suis plus sûre que ce que j'ai écrit soit vrai, je suis sûre que c'est véridique » ; il se termine par « aucun de nous n'aurait du revenir ».

Je fréquente ces textes depuis presque 20 ans. Malgré la difficulté que j'ai eu de les lire et celle que j'ai de les relire, tant ils sont terribles et choquants, ils m'accompagnent depuis tout ce temps car ils me parlent de moi-même. Ils recèlent une formulation cohérente du monde d'aujourd'hui qui répond à ce que je perçois. Une vérité enfouie mais pourtant irradiante, irrésistible, malgré sa brutalité. Une maïeutique... qu'il me fallait tenter de transposer d'une manière ou d'une autre sur la scène.

Car ce n'est pas l'homme du passé que Charlotte Delbo décrit... le héros résistant face au monstre national-socialiste beuglant, tous deux exactement circonscrits dans cette fameuse parenthèse du III^{ème} Reich... Non. Associant au réel le symbolique et l'imaginaire, Delbo utilise le principe actif de la poésie pour rendre perceptible un *autre* monde, inexistant à l'époque. En réalité, avec une extraordinaire clairvoyance, elle témoigne *du futur*, révélant ce que, pendant et après l'atroce traversée d'Auschwitz, l'homme devient -en tant qu'être humain. Et ce qu'il est devenu, c'est moi, c'est nous, c'est ici et maintenant.

A travers une description presque fantastique des camps, elle parle de vie comme de mort, de barbarie comme de tendresse. Prise ainsi, dans l'écriture même, autant par l'effroi que par la beauté, j'y perçois presque physiquement comment dans l'horreur et la mémoire de l'horreur, subsistent une part quasi irréelle mais tout de même véridique, de beauté de vie, de dignité et d'amour. Et inversement, comment dans la merveille de vivre, git également, à tout jamais, l'horreur. Crevant la morale manichéenne des bons et des méchants, Delbo décrit ces hommes nouveaux que nous sommes et qui, depuis « Auschwitz »³, doivent apprendre à vivre avec en eux-mêmes autant d'abjection que de tendresse.

Voilà sans doute, en partie, cette indicible connaissance qu'ont ramené les rescapés. Indicible ou inaudible ? - Delbo parle même de *connaissance inutile*. Mais qu'on le veuille ou non, elle nous a été transmise, léguée. Témoins, historiens, philosophes, poètes... beaucoup l'ont fait évoluer de l'intime vers une culture partagée, qui ne cesse de s'approfondir et ainsi d'animer, consciemment ou inconsciemment, nos gestes sociopolitiques, qui à leur tour écrivent fermement l'histoire présente.

Avec cette culture, l'immense tristesse qu'elle procure. La violente douleur qu'elle provoque. La honte qu'elle fait encore naître en nous ; intenable transparence d'une nouvelle apparition de nous-mêmes dans laquelle, avec tous, je suis épinglée : « être livré dans l'intimité même à l'inassumable ».

Car sans doute, au fond, en restons-nous bouleversés. Stupéfaits. Comme d'avoir vu la Gorgone. Voir la Gorgone c'est acquérir un savoir qui pétrifie. Qui altère l'innocence, le potentiel d'émerveillement, la confiance. Le désir d'altérité. C'est un savoir qui inquiète et met à mal la tranquillité de la pensée. Si tant est que la pensée puisse être tranquille...

En restons-nous d'éternels désœuvrés ? Les errants contemporains des prairies aux asphodèles lorsqu'elles sont transformées en champs de ruines, en terrains vagues, zones d'exceptions, no man's land, où flotte le temps, morne et immobilisé, entre les deux inconcevables que semblent former désormais le passé et le futur.

Contemporain est celui qui reçoit en plein visage la lumière qui provient des ténèbres de son temps (G Agamben)

On peut fermer les yeux. Refuser. Croire que l'on sait. Maintenant, et ainsi depuis 1945, depuis le peu glorieux « plus jamais ça » qui a si obstinément voulu refermer la parenthèse.

De même, en effet, n'avoir pas envie de venir au spectacle.

Mais comment ne pas percevoir l'encerclement de ces présences spectrales, des « zones grises » ? Elles ne cessent de hanter.

Ne voudrait-on tenir tête ? Corps et âme, depuis nos temps « pacifiques », risquer un regard qui va entraîner une expérience radicale ; non par haine ou fascination morbide, mais précisément parce que c'est dans cette « expérience-limite » que s'est rappelé l'humain, que s'est créée notre « espèce humaine », dont il nous faut réfléchir les contours, intégrer l'extrême solitude, comprendre cette nouvelle indivisible unité.

« et maintenant je suis dans un café à écrire cette histoire. Car cela devient une histoire » (C. Delbo_in « Une connaissance inutile »)

Et là, en quoi la création peut-elle bien nous être utile ?

Je considère ces écrits (tragiques fragments mémoriels) comme des écorces trouvées qui me revêtent. Accueillir ce qu'ils me procurent de peine mais aussi, étonnamment, ce qu'ils font jaillir d'extase, lorsque leur beauté organique, inouïe, fait naître subitement une promesse d'absolu.

Car il s'agit aussi d'un poème. La réalité y est transfigurée par les figures sensibles de l'art. C'est un travail de la création où les scènes et les gestes n'y sont pas documentaires, mais images, et, comme images, agissantes. Un *étrange poème d'amour*, pour reprendre la formule de François Bott, par lequel Delbo échappe à la fatalité de l'état de victime et rompt cet « obscur envoûtement qui la

paralyrait » ; grâce auquel enfin, à force de cheminements et de questionnements, elle restaure en moi, une forme d'espoir.

Le geste de création, sa diffusion, sa visibilité seraient donc une façon de maintenir les yeux ouverts et de sur-vivre au désastre. Spectateurs et acteurs y font circuler ensemble une vitalité extrême, capable de tirer de la mélancolie, d'ouvrir un passage magique dans lequel le corps se métamorphose ; du spectre (ce revenant de la mémoire) il redevient une présence incarnée, aimante et confiante.

Et si la traversée choque quelque fois, en sortons-nous alors sans doute plus ému et étonné qu'abattu et découragé. Et ici particulièrement. Bien sûr il n'y sera plus jamais question de rédemption ni de consolation, mais tout de même de conscience et d'un violent désir de rétablissement. Se remettre à vivre debout : *« vous avez refait l'unité de l'homme, vous avez fabriqué la conscience irréductible »*

Encore faut-il accepter la traversée...

Ainsi, pour venir au spectacle, *« de l'importance d'être d'accord »*, avant sans doute de l'importance d'avoir envie ; et aussi beaucoup de présence à l'espoir.

« Je ne vois pas de différence entre une poignée de main et un poème »

Heidi Brouzeng

11.04.2014

Les expressions non citées, entre guillemets et en italiques, sont empruntées, dans l'ordre, à : G Agamben, P Levy, M Blanchot, R Antelme, J Améry, R Antelme, B Brecht, P Celan

¹ La trilogie *« Auschwitz et après »*, est composée de *« Aucun de nous ne reviendra »*, écrit en 1945 et publié en 1965. *« Une connaissance inutile »*, écrit et publié en 1965 et *« Mesure de nos jours »* publié en 1970. L'écriture y est sobre à la fois poétique et très concrète. Entre dialogue, poèmes et récits, sans chronologie ni tentative documentaire, Delbo y décrit l'expérience physique des camps, mais aussi la difficulté du revivre au retour des camps.

² D'abord Birkenau (Auschwitz II -le camp d'extermination) de janvier à juin 1943 ; puis Rajisko, commando dépendant d'Auschwitz III-Monowitz_Buna, l'usine chimique IG Farben où les SS, en exploitant la main d'œuvre du camp, expérimentaient la culture d'un pissenlit dont la racine contenait du latex. Primo Levy y fut transféré en 1944. Et enfin, à partir de janvier 1944, Ravensbrück, le camp, entre autres, des politiques françaises, parfois détenues *« Nacht und Nebel »* (elle aurait pu y croiser Germaine Tillon par exemple), dont elle fut libérée en avril 1945.

Charlotte Delbo a fait partie, avec 230 femmes, du convoi du 24 janvier 1943, dit le convoi des 31000 (le n° de série d'où se décline l'immatriculation des détenus, tatouée sur le bras gauche), seul convoi de *« politiques »* françaises à avoir été déporté à Auschwitz, camp *« normalement »* destiné à l'extermination des juifs venus de toute l'Europe, des tziganes, des polonais...

Sur 230 femmes, seules 49 sont revenues. Toutefois, compte tenu de la durée moyenne de vie des détenus entrant à Birkenau, qui était de 20 jours, cette proportion reste exceptionnellement importante.

³ Le terme Auschwitz est très souvent utilisé pour désigner, de manière symbolique, l'ensemble du processus d'extermination des Juifs d'Europe. La réalité historique du lieu est plus complexe et plusieurs sortes de crimes, touchant différents groupes humains, y furent perpétrées.